



Rencontre avec **Pablo Casacuberta**, prodige de la littérature sud-américaine qui signe *Scipion*, roman drôle et érudit sur l'héritage paternel.

**INTRODUCTION ET PROPOS RECUEILLIS**

**PAR ARIANE SINGER**

**PHOTOS OLIVIER ROLLER**

**C**omment tuer le père quand il est déjà mort ? Pas plus que du vivant de Wolfgang Brener, son géniteur honni, Aníbal ne sait répondre à la question. Après avoir grandi dans l'ombre de ce despote, un historien unanimement adulé du monde universitaire, le jeune homme (un professeur raté et alcoolique) voit son destin à nouveau lié à ce dernier, quand il découvre les termes de l'héritage qu'il lui a laissé. La grande maison du maître en échange de la publication d'un livre d'histoire contemporaine de plus de cinq cents pages : voilà une proposition alléchante quand, renvoyé de l'université, on vitote dans une chambre partagée avec un vieillard répugnant... Surtout quand l'avocat chargé de la succession suggère au légataire un sujet de biographie en apparence parfait. Mais refuser ces conditions, vécues comme une ultime humiliation, n'est-ce pas, pour la première fois de sa vie, se décider

à assumer enfin ses propres choix de vie ? Ce dilemme est au cœur du septième livre de l'auteur uruguayen Pablo Casacuberta, *Scipion* : un roman d'apprentissage truculent dont le héros découvre, un peu ahuri, que le monde réel, avec son lot de cynisme et d'intérêts contradictoires, est encore plus complexe à débrouiller qu'une liasse d'archives historiques. De même qu'il se surprend à démasquer des personnages en apparence respectables mais sans scrupules (une handicapée nymphomane et sadique, un philanthrope abuseur de femmes...), Aníbal va découvrir que son père n'était peut-être pas le simple tyran auquel il le réduisait. Sur un ton ampoulé qui confine à une préciosité souvent hilarante, le vieil adolescent fait le récit d'une plongée dans les méandres intimes de ses pensées torturées. Acrimonie, colère, agacement, sidération, perplexité, mais aussi sentiment d'apaisement inespéré se succèdent sur le terrain accidenté de ce travail d'introspection qui s'avèrera libérateur. « Nous étions juste coupables de ne pas savoir vivre à peu près comme tout le monde », fait dire Casacuberta à ce fils qui se pense maudit. L'écriture, lucide, de sa propre histoire, et celle, moins biaisée, de celle de son père lui offrent la possibilité inattendue d'une rédemption exemplaire aux accents universels : l'avènement de soi par-delà ses guerres secrètes.





tirer de leur situation particulière une lecture générale sur la façon dont fonctionne la réalité. On suppose que les intellectuels se fondent sur des arguments solides, quand ils discutent, mais l'histoire de la science et celle des idées montrent que des notions qui semblaient indiscutables, parce qu'elles venaient d'intellectuels de renom, étaient en réalité sans fondement.

**L'œuvre de l'historien Gibbon, *Histoire du déclin et de la chute de l'Empire romain*, est au centre du récit. Que représente ce livre ?**

Une contradiction intentionnelle : le protagoniste déteste la construction romantique de l'histoire, comme le fait Gibbon, avec sa profusion de détails qui lui donnent de la couleur, mais en même temps, il est exactement pareil à ce qu'il critique. Ce rejet de l'œuvre de Gibbon, c'est le rejet de la façon dont son père aborde l'histoire. C'est là le cœur du roman : à chaque fois que nous affrontons un autre être humain, et que nous insistons sur ce qui nous différencie de lui, nous fuions l'idée que tout le monde est à peu près semblable.

**La psychologie tient un grand rôle dans votre roman : on y suit le parcours mental d'un personnage perturbé qui va peu à peu faire la paix avec lui-même et avec les autres pour accepter ou non l'héritage de son père...**

C'est effectivement un roman psychologique dans le sens où je m'intéresse à la perception de la réalité, dans sa dimension neurologique. Je me penche sur la manière dont Aníbal cherche à tout prix à se voir comme différent de son père. Sa démarche s'apparente à la façon dont, particulièrement depuis la fin du XX<sup>e</sup> siècle, nous mettons l'accent sur les différences entre les individus mais aussi entre les cultures. Je trouve cela très artificiel. Ce qui me frappe, au contraire, c'est à quel point les êtres humains se ressemblent. Souligner les différences conduit, de mon point de vue, à déformer l'esprit de tolérance, hérité de Voltaire et de Locke. Une tolérance critique qui considère son prochain comme son semblable

**Scipion porte sur les relations difficiles entre un père et son fils. Est-ce une réflexion sur les conflits de générations ?**

C'est surtout une réflexion sur la façon dont les gens construisent leur propre modèle du monde. Chacun croit avoir une vision complète et cohérente ; mais c'est une caricature ou un reflet très pauvre de ce qui se passe. Mon roman parle de la façon dont quelqu'un a construit tout le récit de sa vie sur l'idée que son père l'a obligé à être ce qu'il est. Une vision absurde et partielle.

**Vous mettez en scène deux intellectuels : un célèbre universitaire et son fils, un professeur raté, tous les deux passablement ridicules, à rebours de ceux qui émaillent de nombreux *campus novels*. En quoi tourner en dérision ces figures de la pensée vous amusait tant ?**

Les hommes, d'une façon générale, sont assez ridicules. Cependant, quand on vit d'une façon grandiose sa propre disgrâce, on tombe involontairement dans une lecture narcissique de sa propre importance. De ce point de vue, les intellectuels sont particulièrement enclins à

**SCIPION**  
traduit de l'espagnol (Uruguay)  
par François Gaudry  
Métailié  
264 p., 18€







même si on ne partage pas ses idées. Aujourd'hui, on a tendance à voir dans ceux que l'on qualifie de radicaux des êtres totalement différents de nous. C'est absurde. Il vaudrait mieux les considérer au contraire comme nos prochains, tout en reconnaissant que leurs idées sont stupides.

**Pourquoi le roman s'intitule-t-il *Scipion*, du nom du personnage antique qui a vaincu Hannibal ?**

De même que le père l'a nommé Aníbal, de même celui-ci met constamment en avant sa propre défaite, convoquant sans cesse la figure de son vainqueur. Au lieu de reconnaître que l'échec vient de lui, il a besoin de montrer que c'est l'autre qui provoque sa défaite. Le fait que le titre du roman soit celui de ce personnage secondaire souligne l'incapacité d'Aníbal à vivre sa vie à la première personne et à prendre ses propres décisions.

**Comme *Aqui y ahora* [« Ici et maintenant », non traduit en français], votre précédent roman, *Scipion* est un roman d'apprentissage. En quoi cette transition vous intéresse-t-elle ?**

Dans les deux, le personnage principal est un adolescent, même si dans *Scipion*, Aníbal a déjà trente-huit ans... Ce qui m'intéressait, ce n'était pas tant le passage d'un âge à un autre que la construction du sujet conscient. Dans ce processus, nous perdons toujours de vue certains aspects : le fait que notre contact avec la réalité est toujours incomplet.

**Depuis votre premier livre, paru en 2001, vos personnages principaux sont pratiquement toujours des *losers* un peu dérouterés. Les femmes, au contraire, du moins dans *Scipion*, sont soit manipulatrices soit maléfiques... Pourquoi ?**

Aucune n'est vraiment maléfique. Elles ont toutes un rôle très important, mais aucune n'est célébrée à la hauteur de son importance. Ce sont des Raspoutine ou des Richelieu, très complexes, mais passés mauvaises : ni la mère, qui l'a abandonné, ni sa fiancée, la seule à l'avoir poussé à faire quelque chose ; ni l'employée de l'agence immobilière qui se propose de l'aider gratuitement dans ses démarches. Mais Aníbal a un problème de perception des femmes, lié au fait qu'il a grandi sans mère. Et toute sa lutte est centrée autour de son père. Il voit donc les femmes comme des forces étrangères à cette guerre.

**Vous êtes aussi plasticien et cinéaste. Votre roman est traversé de scènes très visuelles. En quoi votre travail sur les images et le son a-t-il pu influencer votre écriture ?**

J'ai commencé à dessiner et à écrire au même moment, quand j'étais enfant. Une après-midi de 1975 [à six ans], j'ai fait mon premier dessin d'adulte. En dessous, j'ai écrit un poème d'adulte. À partir de là, j'ai entrepris d'écrire tout un recueil de poèmes. L'expérience de faire quelque chose

de sérieux a été si forte que les deux disciplines sont restées en moi comme un moyen d'exprimer le flux de la conscience. Pour la photo, j'ai fait l'expérience de certaines épiphanies : des éléments qui se coordonnent parfaitement dans la vie quotidienne, donnant l'impression, pour un instant, que l'univers est une chose ordonnée. Cela vaut aussi pour la musique, la peinture, la littérature... Ces compositions doivent donner au lecteur ou au spectateur l'impression qu'il assiste à la naissance d'une vérité.

**On peut rapprocher votre travail de celui d'Onetti, notamment pour la lenteur de vos phrases...**

Cette comparaison m'honore beaucoup. Onetti est l'un des plus grands écrivains. Mais en dehors du fait que nous sommes compatriotes, ce qui nous différencie, c'est la vision apocalyptique d'Onetti. Cette vision, née après la guerre, et que je nomme pseudolucidité, est une idée selon laquelle l'humanité va vers sa propre extinction. Mais aucune donnée réelle ne le confirme. L'idée d'apocalypse, en plus de son côté dramatique, est très réconfortante : elle dispense de travailler dans un futur immédiat. Pour elle, le futur est une construction bourgeoise ; une échappatoire qui nous permet de fuir l'horreur quotidienne, la pauvreté, l'oppression. Mais elle oublie que c'était bien pire avant ! Le vrai défi est de créer, sans à-coups spectaculaires, une plus grande solidarité au sein de la société. Pour des raisons historiques, beaucoup d'écrivains latino-américains ont participé involontairement d'une lecture selon laquelle l'Amérique latine n'avait rien d'autre à proposer au monde qu'une certaine « couleur locale » : particularités culturelles et traditions. Nous devons reconstruire une vision universaliste dans laquelle on considère l'être humain d'un point de vue darwinien et biologique.

**Dans votre livre, une inondation spectaculaire détruit une partie de l'héritage laissé par son père à Aníbal. Pour être heureux, faut-il, comme le suggère le Déluge de la Bible, faire table rase du passé ?**

Dans la tradition freudienne, l'eau, et en particulier l'inondation, symbolise l'éruption de l'inconscient. Père et fils ont mené leur vie comme si leur conduite n'était rien de plus que la conséquence d'une liste ordonnée d'idées. Or, si dans le modèle traditionnel freudien, l'inconscient est le siège de nos désirs enfouis, la conception neurophysiologique actuelle suggère que la conscience fait en réalité très peu de choses. Dans ce roman, aucun des personnages ne se rend compte que sa vie mentale se déroule d'une façon qui lui échappe. Personne n'accepte vraiment la part inconsciente de ses désirs. C'est la même chose dans la société contemporaine. Il faut reconnaître sans honte que l'individu est fragmentaire, une idée avec laquelle nous devons nous réconcilier.